Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

10 | 2018

Devenir écrivain

Pierre Mertens, genèse d'un écrivain

D'un tortillard de banlieue au pigeonier de Jean Cayrol

Jean-Pierre Orban

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/1165>

DOI : 10.4000/coma.1165

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Jean-Pierre Orban, « Pierre Mertens, genèse d'un écrivain », *Continents manuscrits* [En ligne], 10 | 2018, mis en ligne le 15 mars 2018, consulté le 14 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/coma/1165> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.1165>

Ce document a été généré automatiquement le 14 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Pierre Mertens, genèse d'un écrivain

D'un tortillard de banlieue au pigeonnier de Jean Cayrol

Jean-Pierre Orban

- 1 Quand se sent-on écrivain ? Quand le *sait-on* ? Et à partir de quand l'est-on à ses propres yeux et aux yeux des autres ? Pour chaque écrivain, entre pratiques balbutiantes, regards des proches, publications amateurs ou professionnelles, ces phases sont différentes et souvent imprécises. Mais au sein d'un flux de vie et de création, certains moments constituent des balises importantes, ne serait-ce que dans la perception immédiate ou a posteriori que l'écrivain en a. Les documents d'archives, personnels ou publics¹, permettent de confirmer ou de préciser cette perception. Ils révèlent des seuils à partir desquels la genèse de l'écrivain s'accomplit, se *réalise*, passant du mode imaginaire ou fantasmé à l'apparition publique (au sens propre la publication), jusqu'au statut reconnu d'écrivain : une reconnaissance pas toujours obtenue, parfois retirée à l'auteur après lui avoir été accordée² et une position/posture d'où se retire ou s'éloigne parfois l'auteur lui-même³. Tentative d'illustration avec Pierre Mertens, né à Bruxelles en 1939, écrivain francophone majeur pour l'ampleur de son œuvre⁴, sa place d'intellectuel en Belgique⁵ et son rapport à l'histoire mondiale du xx^e siècle⁶. Le texte ci-dessous est composé à partir d'extraits, sélectionnés et remaniés pour *Continents manuscrits*, d'une biographie de Pierre Mertens à paraître en octobre 2018⁷, fruit de sept années de recherche, lectures et rencontres.

Fig. 1 : Pierre Mertens chez lui en 1998

Photo Francis Jacoby

Kafka et le train de banlieue

- 2 Il y a fort à parier, sans boutade, que Pierre Mertens s'est toujours senti écrivain. Ou très tôt, dès la première maîtrise de l'écriture. Dès ses rédactions à l'école, dont se fait l'écho son premier roman *L'Inde ou l'Amérique*⁸ à propos de son double fictionnel :

Tous les samedis, cependant, Julien reprenait, sous les yeux de son professeur de poésie, conscience de sa réalité d'auteur. Tous les samedis, au désespoir du maître, l'enfant couvrait de nouveaux feuillets d'une petite écriture inexorable⁹.

- 3 Enfant unique d'un couple formé par une mélomane, un temps libraire avant de devenir professeur en biologie à l'Université libre de Bruxelles, et un journaliste aux velléités d'écrivain, Pierre Mertens nage dès sa prime enfance dans les livres, les arts et les débats politiques et intellectuels.
- 4 Quand ses parents divorceront au sortir de la guerre, Pierre fera le chemin entre les deux, d'une bibliothèque à l'autre, « une véritable aubaine¹⁰ », affirmera-t-il avec ironie. Tous deux sont de gauche, mais tandis que la mère est une athée aux idées socialistes, voire communistes, le père est catholique. Nous n'avons plus de trace de la bibliothèque de la mère, mais nous disposons de l'inventaire de la bibliothèque du père, conservée pour l'essentiel par sa fille, la demi-sœur de Pierre Mertens : de Charles Péguy à Georges Bernanos en passant par Léon Bloy et Charles de Foucauld, les auteurs présents confirment l'orientation chrétienne du père. « Disons que j'ai plutôt lu Sartre chez ma mère et découvert Bernanos chez mon père¹¹ », résume Mertens en parlant d'un « droit de garde intellectuel » découlant du droit de visite hebdomadaire.
- 5 Habitant à Bruxelles même avec sa mère, le jeune Pierre prend chaque semaine¹² un train qui s'en échappe vers la banlieue verte de la ville pour rejoindre la maison paternelle. « Le voyage se passait, à l'aller et au retour, en lisant. Je n'ai jamais mieux

lu, enfant, que dans les trains¹³. » Dans cet entretien avec Danielle Bajomée, Mertens fait suivre le récit des lectures en train par celle du *Journal* de Kafka.

- 6 Franz Kafka est au premier rang du panthéon littéraire de Mertens. Il a souvent raconté¹⁴ et répété dans nos entretiens¹⁵ comment la découverte, adolescent, de *La Métamorphose* dans la salle d'attente d'un médecin, a changé sa vie. Nous sommes à Bruxelles en 1955 ou 56, commence-t-il ainsi son récit. Il a une crise d'asthme soudaine. Sa mère l'emmène ou l'envoie en urgence chez le premier médecin auquel elle pense, son gynécologue. Pierre entre dans la salle d'attente. Les patientes qui l'occupent lèvent la tête et observent l'adolescent d'un air suspicieux. Sur une table est posé *La Muraille de Chine* de Kafka. Un choc. Le premier causé par Kafka.
- 7 On imagine que la lecture du *Journal* est postérieure. Et peut-être n'a-t-elle pas lieu dans le train Bruxelles-Genval. Peu importe, elle lui est associée. En particulier une note du 19 janvier 1911, où l'écrivain tchèque raconte l'épisode familial de son adolescence dans lequel un oncle lui prend des mains le feuillet d'une nouvelle qu'il écrit, en s'écriant : « *C'est le fatras habituel !* » Franz Kafka réagit alors ainsi, selon les termes de Pierre Mertens : « Je venais d'être chassé pour toujours d'un monde que je n'aurais l'espoir de regagner que pour autant que je l'aie réchauffé moi-même¹⁶. » Dans l'esprit de Kafka comme de Mertens, ce réchauffement passe par l'écriture. Et Pierre Mertens de commenter : « [...] cette page tournée, une page de ma vie s'était tournée aussi. [...] l'homme qui a écrit cela, qui avait pu écrire cela, m'apportait la seule solution possible : écrire. C'était à la fois la maladie et le remède. Je suis donc devenu écrivain quelque part entre Genval et Bruxelles, dans un train, un dimanche où j'ai dû vivre la lecture du *Journal* de Kafka [...] »¹⁷.
- 8 Que les choses se soient passées ou non de la sorte, que le jeune Pierre soit devenu ou non lecteur assidu et écrivain novice lors de trajets ferroviaires de dix kilomètres dans un tortillard de banlieue, le récit de cet épisode, situé vers l'âge de 15 ans, comporte tous les éléments de la genèse de Mertens auteur littéraire. L'écriture comme maladie et comme remède, remède contre le mal-être, en particulier dans un huis clos familial glacial. Le feu qu'il faudra allumer pour réchauffer et même incendier les espaces trop étroits. Et le monde qui s'ouvre dans un train, en voyage, avec le coin – ou la hache, pour reprendre le vocabulaire de Kafka¹⁸ – que représente l'écriture. Sans oublier la posture : celle de l'écrivain que le jeune Pierre n'est pas encore, mais dont le Pierre adulte s'efforcera toute sa vie de revendiquer le statut.

« La Vaisselle », journal lycéen

- 9 Pour ce qui est de la naissance littéraire de l'auteur, à savoir dans l'écrit même, on pourrait la situer avant même la prise de conscience dans le train Bruxelles-Genval, dans une pratique datant de ses 10 ou 12 ans. L'extrait cité ci-dessus de *L'Inde ou l'Amérique* le montre fictionnellement et un ancien condisciple, Paul Gottignies, qui deviendra un de ses médecins, se rappelle¹⁹ Mertens tenant, dès la cinquième ou sixième année primaire²⁰, de petits carnets où il notait ses sentiments. Cette pratique, Pierre la poursuivra toute sa vie : dès 15 ans, soit vers l'âge de la « révélation » dans le train de banlieue, il note ses idées sur des feuilles volantes, qu'il appelle déjà à l'époque « paperolles » comme Marcel Proust, ainsi que dans des cahiers, comme on le verra bientôt. Claude Lambert, amie de Pierre dès 1955 et son épouse de 1960 à 1971, le confirme et les archives personnelles de l'auteur en témoignent.

- 10 Première manifestation extérieure de ces pratiques, en novembre 1955 (Pierre a 16 ans) paraît dans son lycée un périodique polycopié, *La Vaisselle*, dont Pierre, élève de 3GL (troisième année de gréco-latines, l'équivalent de la seconde française), est membre du comité de rédaction. Le numéro un, celui de novembre, paraît la veille de la fête de la Saint-Nicolas. Il comporte « Jeux d'enfants, une nouvelle de P.M. », sans doute le premier texte publié de Pierre Mertens, et sûrement la première nouvelle. L'écriture épurée, elliptique, distanciée laisse pressentir de façon étonnante celle des trois premiers romans de Mertens, qui seront regroupés en 2009 sous le titre de *Paysage avec la chute d'Icare*²¹. Le texte annonce aussi certains thèmes qui traverseront toute l'œuvre de Pierre Mertens : la présence de défavorisés, le jeu malsain entre bourreau et victime et, dès lors, la prégnance du mal dans une relation sadique (garçon contre fille, mais aussi l'inverse), que l'adolescent laisse, ici, s'exprimer, quand l'adulte s'en culpabilisera plus tard :

Le petit garçon en noir a retrouvé soudain en face de lui la petite victime tiède et farouche aux yeux sauvages, tout un corps fiévreux qui fond contre lui. Il ne veut pas l'aimer et il regarde parfois les deux grandes filles de tout à l'heure, mais elles étaient plus bas, qui s'enlaçaient souvent. La victime attend le petit maître en noir, prête. Mais comme les autres l'accusent de l'aimer, il lui fait mal devant tout le monde. Et on invente un autre petit jeu très gai qui finit mal.

- 11 Et porteur de l'ensemble, le sujet central de l'enfance, résumé dans ce post-scriptum que le Pierre Mertens d'aujourd'hui pourrait signer :

L'enfant est un être étrange et merveilleux dont l'adulte ne peut perdre le souvenir.

- 12 Le numéro deux donne à découvrir deux autres facettes du futur Mertens. On y remarque l'amateur de cinéma, qui a de qui tenir avec un père critique cinématographique et dont on sent la fréquentation assidue des conversations d'adultes. La rubrique « À l'écran » comporte une critique de *La Strada* de Fellini, film sorti un an plus tôt : dans un de ces jugements comparatifs et tranchants que pratiquera souvent Mertens plus tard, il y affirme la supériorité du film de Fellini sur *Tant qu'il y aura des hommes* de Fred Zinnemann (1953).

- 13 Et à la rubrique « Justice », le jeune Pierre oppose déjà – ce sera récurrent par la suite – Camus à Sartre en prenant parti pour le premier contre le second, dans une analyse comparée des *Justes* de l'un et des *Mains sales* de l'autre :

« Les Justes » présente une justice d'humanité vulnérable, sujette à toutes les faiblesses sentimentales ou autres. Ce n'est pas comme chez Sartre un Parti qui fonctionne, telle une machine implacable [...]. Chez Camus, nous assistons à une confrontation de la justice et de l'amour totalement absente chez Sartre.

- 14 Si l'on voulait avoir une preuve qu'une œuvre sinon une vie est ou peut être tout entière contenue dans les premiers mots, ébauches ou textes d'un auteur, on la trouverait dans ce journal lycéen. Où le titre même de la rubrique, « Justice », sans doute créée par et pour Pierre Mertens, semble annoncer ses missions d'observateur international dans les tribunaux et les terrains de conflits dans le monde, ainsi que sa future carrière de chercheur en droit international et de professeur en droits de l'homme.

Fig. 2 : « Jeux d'enfants », nouvelle de Pierre Mertens dans le journal lycéen La Vaisselle (1955)

Archives personnelles de P. Mertens

Cahiers d'adolescent

- 15 Deux épisodes ou anecdotes confirment la perception par Mertens de sa qualité ou de son destin d'écrivain dès l'adolescence. Une perception certainement accentuée rétrospectivement à l'âge adulte, mais aidée par la participation réelle à des concours d'éloquence et de rédaction : un parcours classique de jeune encadré, stimulé par les institutions scolaire et culturelle. Aide-toi et l'institution t'aidera...
- 16 En février 1957, Pierre est en « Poésie », soit l'avant-dernière année secondaire²², et il participe à un concours d'éloquence pour lycéens. À cette occasion, il fait la rencontre d'un homme, Jacques Sojcher, qui deviendra, bon an mal an, un de ses plus proches compagnons. Tous deux enseigneront à l'Université libre de Bruxelles. Ils ont en commun l'amour de la littérature, avec des écrits notamment poétiques pour Sojcher. Dans un texte consacré à Mertens, Sojcher met par écrit ce que tous deux racontent de leur première rencontre : « Nous venions de décliner nos noms et il me demandait déjà ce que je voulais faire dans la vie. Lui aurait répondu sans doute, si je lui avais posé la question en retour, écrivain. Moi je lui dis maquereau, pour faire matamore, l'irrégulier, pour étonner et donc plaire en mentant. Notre relation commença par un mensonge ou plutôt par une pudeur de dire la vérité...²³ »

Fig. 3 : Article de presse évoquant le sujet de l'exposé de Pierre Mertens au concours d'éloquence de 1957

Archives personnelles de P. Mertens

- 17 Le concours se déroule dans la commune bruxelloise de Saint-Gilles, dont le bourgmestre à l'époque est Paul-Henri Spaak, ancien Premier ministre et ministre des Affaires étrangères. Cet homme important dans l'histoire de la Belgique et dans la fondation de la Communauté – future Union – européenne a déjà croisé et croquera plus tard encore la vie de Pierre Mertens. Il est le président du jury au concours d'éloquence. Si Pierre ne dit pas alors explicitement à Jacques qu'il veut devenir écrivain, P.-H. Spaak le lui aurait annoncé lors du repas qui fut offert autour des lauréats (Mertens est premier et Sojcher deuxième²⁴), ainsi que Pierre Mertens le raconte aujourd'hui : « “Vous deviendrez politicien ou écrivain”, me dit-il. Politicien, cela me paraissait totalement irréaliste, j'aurais trop été un électron libre²⁵. » Ce sera donc écrivain. Que ces anecdotes aient été réinventées ou réécrites par Pierre Mertens ou non, elles témoignent à tout le moins de l'idée que Pierre Mertens adulte se fait de son destin d'écrivain et de la manière dont celui-ci est né dans son adolescence. À un certain moment se brouillent les temps du récit de vie. Ce qui est le propre de l'écrivain – d'un certain type d'écrivain – qui estompe les frontières entre fiction et réalité, et fait de sa vie une œuvre écrite et de son œuvre écrite sa vie²⁶.
- 18 Pierre Mertens a un vrai talent oratoire. Mais, même dits, ses textes sont toujours « écrits », ne fût-ce que dans sa tête²⁷. Il y a donc une logique à ce que le premier prix acquis l'ait été, non pour un discours, mais pour un texte écrit. Ce fut en 1958, lors d'un concours européen de rédaction organisé pour les lycéens belges par le Conseil belge du Mouvement européen sous le patronage du Conseil de l'Europe. Pierre obtint le prix attribué à un lycéen francophone de l'enseignement « officiel » non confessionnel (c'est-à-dire étatique, provincial ou communal).

Fig. 4 : Attribution du Premier prix de rédaction organisé par le Mouvement européen (le voyage offert aura finalement lieu en Italie)

Archives personnelles de P. Mertens

- 19 Mais les pièces les plus convaincantes quant à la volonté affirmée de Pierre de devenir écrivain dès son adolescence demeurent les cahiers de notes. On y trouve les ébauches de ce qui donnera lieu à la trilogie de l'enfance et de la jeunesse : *L'Inde ou l'Amérique*, *Le Niveau de la mer*²⁸, *La Fête des anciens*²⁹, rassemblés dans *Paysage avec la chute d'Icare*³⁰. La datation de ces cahiers n'est pas formelle et il faut s'appuyer d'une part sur la chronologie fournie par l'auteur lui-même, dont la mémoire est à cet égard parfois (volontairement ou non) approximative, d'autre part sur ce que les documents révèlent eux-mêmes de l'évolution du récit et des personnages.
- 20 Trois documents manuscrits occupent l'adolescence et la jeunesse de Pierre Mertens à partir de 1956 ou 1957.
- 21 Le premier est un cahier toilé et quadrillé (désormais privé de sa couverture avant), intitulé « Le froid », ce qui, si on s'en donne la peine, fait directement penser au « *glacial espace du monde* » kafkaïen. Sans que l'on puisse en être certain, il s'agit d'un premier état de *Paysage avec la chute d'Icare*. C'est Pierre Mertens³¹ qui le dit. Il le nomme même de mémoire « Le froid de vivre ». Ce cahier semble décrire le début de l'ouvrage à venir. Son titre, écrit – à l'évidence postérieurement – au gros crayon rouge est suivi de la mention « Chapitre I : Seconde partie de J. des absents ». Aujourd'hui, la mémoire de la chronologie d'écriture de ces textes se trouble : Mertens parle d'une antériorité de « Le froid » sur le « *Journal des absents* », mais dans ses entretiens avec Danielle Bajomée, publiés en 1989, il ne cite pas « Le froid » mais « Le Journal des absents » : « *Je sais qu'un des premiers textes que j'ai écrits, qui s'appelait Le Journal des absents, était un journal intime triangulaire, où j'entendais donner raison à tout le monde, de façon un peu*

pirandellienne³². » Le « Journal des absents », repris, comme « *Seconde partie* » en début de cahier titré « Le froid », semble donc précéder ce dernier.

Fig. 5 : Haut de la première page de « Le froid » (ébauche de récit, cahier d'adolescent de Pierre Mertens, vers 1956-7, feuillets détachés)

Archives personnelles de P. Mertens

- 22 Le deuxième document est constitué de feuillets d'écolier doubles et lignés avec marge, écrits sur neuf pages, datés d'avril 1957 et comportant un résumé du projet intitulé « La mue ».
- 23 Le troisième consiste en un cahier à spirale métallique et aux feuillets quadrillés est peut-être la suite, ne fût-ce que lointaine, du cahier « Le froid », car il est marqué à plusieurs reprises du mot « FIN » au même gros crayon rouge qui a servi à inscrire le titre « Le froid » dans le cahier toilé et qui souligne des phrases entières dans les deux cahiers.

Fig. 6 : Page de cahier à spirales, datant de l'adolescence de Pierre Mertens (vers 1956-7)

Archives personnelles de P. Mertens

- 24 Les cahiers sont remplis de notes, elliptiques, très souvent raturées, tandis que les feuillets d'écolier proposent un récit plus suivi. Les deux montrent clairement l'élaboration d'un roman familial³³ où l'on retrouve les mêmes personnages, aux prénoms parfois tirés directement de la famille de Pierre Mertens ou identifiés par leur place dans cette famille : Pa, papa ou père, Man (pour la mère), Miche, Maurice, Fernand, ainsi qu'un personnage central d'enfant ou de jeune, Bob. À un endroit, ce Bob est destiné à se transformer (ainsi que l'indique une flèche) en Julien, prénom du héros de la future trilogie de l'enfance et de la jeunesse. Parfois, le terme « moi » est simplement employé (« rivalité avec moi »). Les mots et les thèmes qu'ils invoquent sont liés à la biographie de Mertens et se retrouveront dans le roman autofictionnel publié en 1995, *Une paix royale*³⁴ : asthme, Averbuch (nom d'un libraire où a travaillé la mère de Pierre), « roulotte » de la grand-mère, roi des Belges Albert. D'autres occuperont l'œuvre fictionnelle entière de Mertens : ainsi le mot « procès », répété plusieurs fois dans le cahier à spirales (*procès du Poète*, *M[o ou a]n procès*, *procès de Bob*) ou, à la suite de « M[o ou a]n procès », cette phrase qui annonce le roman de 1987, *Les Éblouissements*³⁵, sur le glissement temporaire mais fatal du poète allemand Gottfried Benn vers le nazisme : « Je ne peux que constater mes erreurs. Le reste m'échappe. » Étonnante cohérence de l'œuvre qui, d'une façon plus remarquable que chez de nombreux autres auteurs, existe presque tout entière à l'état embryonnaire dans des ébauches adolescentes ou de jeunesse.

« La mue », ébauche d'un roman familial 1930-58

- 25 Les feuillets d'avril 1957 (deuxième document évoqué ci-dessus) intitulés « La mue » sont particulièrement intéressants. En neuf pages, on trouve le résumé d'un roman dont l'action commencerait en 1930 et se terminerait à l'Exposition universelle de Bruxelles de 1958, dont tout le monde parle en Belgique à l'époque :

Roman de la famille de 1930 à l'Exposition de 1958. Avec un 1^e [*sic, ainsi que pour la suite du texte retranscrite à l'identique*] chap. (1^e? ou anecdotes racontées + tard par petites touches sur les arrière gd parents, l'enfance de M et Mit. (cf gouvernante aux longs ciseaux c. chaque marche. Trace [?] de Mit piano. Bagarres du Joli Mai à Genval etc.)

Drame de Micheline. Romantique, frères [?] puis divorce, Yvonne, chiens etc.

Son chien va mourir (« ^m maladie qu'Yvonne. ») mais Micheline paraît accuser le coup avec courage. On ne [*sic*] fait une petite fête pauvre attendrissante. Elle monte faire une sieste qui a qq chose d'anglais. J'ouvre son carnet (couverture : WAGNER – Beethoven – Chopin – Lizst – Moldau Sparkenbrocke. Etc) Notes éparses : 5-3-57 : « L'amour, quelle raillerie ! Ils n'aiment qu'eux, eux seuls ! Egoïstes ! Je n'en puis plus... » « On joue Limelight. Comme tu aurais aimé cela, Yvonne... Je crois voir ton ombre... Ma chérie. » « J'erre sans but avec un écœurement, un vide et un dégoût de tout total. » Citations de M. du Gard, Claudel, Péguy, Mauriac, Brahms, Daniel-Rops.

- 26 On retrouve, dans ces feuilles écrites d'une main ferme et d'une écriture déjà fixée, qui ne changera pas de toute sa vie, les doubles des membres de sa famille, dont la mère Adrienne Ficq dans le personnage de Mit : les extraits désabusés et mélancoliques du carnet correspondent aux cartes postales envoyées par Adrienne à son fils : « Rien de neuf ici – Il fait moche. Même le bain et le labo n'arrivent plus à me distraire » (27/12/1958). On y trouve une Catherine, comme la demi-sœur de Pierre Mertens, une Margot comme l'épouse du père et puis le double de Pierre sous le nom de Michel :

Michel ← (moi). [...] Michel rêve, assoiffé de romantisme comme de social, se sent dandy et paria, accablé de pureté comme de vices violents.

- 27 Ou son père, sous son nom, qui vient chercher Michel pour aller chez lui :

Guy et son fils sortent. [...] Michel sait que son père le considère comme un ermite, un garçon trop replié sur lui-même, asocial et peu sociable. La différence, c'est que Guy fréquente tout le monde en irritant tout le monde et en en sortant toujours vaguement crispé. Michel parle maladroitement des tramwaymen, de leur condition, d'une grève probable. Guy les conspue « lie du prolétariat », 9 sur 10 emmerdeurs, exploités. [...] Un métier de cons. Michel les larmes aux yeux se sent en communion avec tous les parias du monde et il est aussi fier de lui. Guy dit encore « Comment récupérer ceux qui sont intelligents ? » Pauvre intelligence... Le ratage romanesque des générations, de talentueux échoués de père en fils... Michel ? Trop fragile ?

Fig. 7 : Premier feuillet de « La mue », résumé de projet de roman familial de Pierre Mertens, daté d'avril 1957

Archives personnelles de P. Mertens

- 28 Le récit est celui de drames familiaux, de rancœurs recuites dans une ambiance qui rappelle les nœuds de vipères décrits dans les romans familiaux des années trente. C'est le récit de conflits conjugaux aussi :

On arrive. Margot ne vient pas ouvrir. Cela fleurit le drame paysan. Non. Elle est là et dit d'attendre. Guy rentre dans la voiture. Michel fait un tour de jardin et allume une cigarette. Margot vient ouvrir mais il ne dit rien. Guy ne peut entendre. Elle vient crier au balcon. Michel cache le bout rouge de sa cigarette et s'assied sur la balançoire. Enfin, ils rentrent. Demain, à l'aube, ils se bagarreront.

- 29 L'histoire se termine par un conseil de famille, un jugement de Salomon, écrit le jeune Mertens, où l'on parla de « perte d'illusions », après que la famille a appris le petit ridicule que Michel leur prêtait, derrière leur dos.
- 30 C'est le « Procès », celui du poète, qu'évoquent aussi les autres cahiers préparatoires du roman, et, ainsi écrit avec une majuscule, on peut y voir une autre imprégnation de Kafka, dans ce cas le Kafka opprimé par le poids de sa famille :

Michel beau comme un dieu attendait, tout [deux mots illisibles] à l'écart, heureux, calculant déjà le moindre de ses effets, de ses gestes, de ses paroles, de ses regards. Il vint enfin au centre et ce fut le Procès. « Le malheur voyez-vous, pauvres gens, c'est que votre mesquinerie n'ait retenu que l'innocente caricature que je fis de vous. Légitimement d'ailleurs. [...] J'ai cru en vous tous en bien des moments. La dérision définitive a voulu que ce fût sur moi que vint la plus générale et l'ultime accusation. Je crois que je vais faire le vide de tout ceci et faire ma vie un peu plus loin. Essayer de ne pas tout rater romantiquement ce qui me reste à faire. M'sieu dames, Bonjour. Je vous ai toujours aimés³⁶. »

- 31 Et Michel de quitter un foyer imaginaire élargi à toute la famille, cette famille dont on se rend compte qu'elle a autant compté par la place qu'il y occupait (*Michel adulé*) que par ses lacunes affectives et son carcan conservateur. Une généalogie bourgeoise où le « social », la classe ouvrière, les pauvres et les parias se situent aux marges, hors de ses frontières : *Chez le coiffeur, on rentre dans du social*. Ces marges, Pierre Mertens cherchera à les rencontrer, sans jamais vraiment les rejoindre à l'époque, lui le fils privilégié d'une double lignée bourgeoise et le fils de parents certes progressistes mais bardés d'une intellectualité de classe qu'ils transmettent à leur fils. Une intellectualité qui est un outil, mais peut être aussi, en l'occurrence, un frein : « *Les malheurs du monde, par exemple, la faim des petits Chinois, ça me laissait de glace* », dit Mertens dans ses entretiens avec Danielle Bajomée. « *J'étais vraiment un petit-bourgeois épris de littérature, tel le Sartre des Mots. Quand j'ai lu Les Mots, des années après, je me suis dit : "Comme c'est étonnant, c'est vraiment ce qui m'est arrivé"*³⁷. »
- 32 En attendant, signe de ce désir de sortir du huis clos familial (et de rejoindre le monde), Michel-« moi » s'enfonce dans ce qui devient déjà, dans ces pages, le « conté³⁸ » et plus particulièrement ce que Pierre surnomme le « béguinage », et qu'il décrit en début de récit :
- Les cerisiers du Japon s'effeuillent dans le petit vent blond clair et [ou : blond clairot]
... La petite maison communale, mélange de plusieurs styles, décor de cinéma pour l'Été 1914... Arbres curieux que viennent voir et photographier des touristes étrangers, maisons uniformes et étranges comme un gigantesque béguinage gris et silencieux. « Floréal » décor. Les pétales dans les rigoles comme des confettis de carnaval, dérision carnavalesque ! Comme des plaques de neige durcie et sale déjà. C'est dans ce décor fixé dès l'adolescence que Michel-« moi » s'éloigne royalement sous les cerisiers du Japon encore tout en fleurs dans l'avenue. Les événements inattendus, inconséquents, s'estompaient un peu partout dans la douce mort du béguinage. (fin ?)
- 33 Les feuillets de « La Mue » se terminent, après un double trait, par une phrase littéraire isolée (*Un peu de givre se crée distinctement, à vue d'œil sur la ville entière*) et quatre notes complémentaires sur le récit à venir. La dernière concerne les tentatives d'écriture romanesque du père (identifié ici par le diminutif « Pa » qui est utilisé dans les notes de jeunesse de Mertens) :
- Illusions de Pa → roman. Il trouve chaque jour un titre « Les mécontemporains », « Contre toute espérance » ; « Les Fleuves de Babylone » livre qui ouvre une porte à la littérature actuelle enfermée. « Je fais mes souvenirs futurs, j'y passe mon présent. »
- 34 Trente-huit ans plus tard, Pierre Mertens reprendra quasi telle, dans *Une paix royale*, l'évocation de la procrastination du père et son inventivité quant aux titres. Il ne fera que compléter la liste des titres qui sont, déjà en 1957, sans doute inventés par Pierre lui-même.

Expo 58, Brésil et manuscrit matriciel

- 35 Entre ces notes d'écriture, une entrée qui appartient plus à celle d'un journal : *Man pour 3 mois en Mai au Brésil*.
- 36 Cette note évoque un des deux voyages scientifiques de la mère de Pierre au Brésil. Ils ont pris une importance considérable dans la mémoire de Pierre au regard de ses

débuts littéraires. Il les rassemble en un seul séjour, qu'il situe à l'été 1958, au sortir de ses études secondaires.

37 L'été 1958, c'est aussi l'année de l'Exposition universelle de Bruxelles, la fameuse « Expo 58 », apogée de la Belgique économique avant l'indépendance du Congo, le début de la désindustrialisation wallonne et la fédéralisation du pays. Pierre visite l'Exposition. Avec son ami poète Michel Defgnée, il fait irruption au musée belge de la Parole, qui organise des diaporamas et des auditions d'auteurs belges³⁹. On les prie de revenir, peut-être à une de ces auditions sur demande dont parle le programme du musée. Ils viennent y réciter leurs textes. Hormis cela, Pierre Mertens dit s'être « féroce­ment ennuyé⁴⁰ » à l'Exposition. « Je suis donc resté chez moi », poursuit-il, et il ajoute : « Ma mère était en longue mission en Amérique latine. J'avais l'appartement pour moi seul, hormis la présence du chat persan sourd que j'allais promener en laisse au bois de la Cambre⁴¹ durant cet été 58 flamboyant. » *Me voici seul depuis trois mois*, décrit Pierre dans *La Fête des anciens*⁴².

38 C'est durant cet été 58, au sortir des études secondaires et avant l'entrée à l'université, tandis que sa mère se trouve au Brésil, que Pierre se met, dit-il, à l'écriture de l'œuvre qu'il mûrit depuis deux ans dans ses cahiers de notes. « J'ai écrit de juillet à octobre », raconte-t-il⁴³.

Moi, plutôt l'été de mes dix-huit ans, dit Pierre. Mes premières grandes vacances de collégien, avant d'entreprendre à l'université ma licence en philo. [...] Je ne sortais plus ou seulement à la nuit tombée. [...] Je naviguais d'une chambre à l'autre, le plus souvent en peignoir, la plume à la main, dans la poussière blonde de ma pyramide. Tel j'avais voulu le tombeau de mon enfance décadente. Et je me laissais trois mois pour jeter celle-ci sur papier⁴⁴.

39 « J'avais le sentiment que je devais terminer l'écriture avant d'entrer à l'université », confirme Pierre Mertens en 2013⁴⁵. Il le répète souvent : à ses yeux, à l'époque, entrer à l'université signifiait passer à l'âge adulte et oublier tout de l'enfance, période la plus passionnante de la vie. Au point qu'il n'écrit, pensait-il, qu'un seul livre : celui-là.

40 Ce que Mertens produit alors, c'est

« ni plus, ni moins, [...] un bilan pseudo-réaliste de ce [qu'il] avai[t] vécu jusqu'à [s]es douze ans. [...] L'histoire d'une enfance, du début – je dirais même du stade prénatal, puisqu'il y avait un chapitre qui se passait dans le ventre de la mère –, jusqu'à la chute d'un comédien qui joue le rôle d'Icare sur une scène, un jour de distribution des prix⁴⁶ ».

41 En d'autres mots, le manuscrit matriciel de *L'Inde ou l'Amérique* et de certaines pièces de ce que Mertens appellera plus tard la trilogie⁴⁷ de l'enfance et de la jeunesse.

42 Aujourd'hui, Pierre Mertens fait de ce manuscrit originel l'ébauche de la trilogie complète. Le dire ainsi tient quelque peu de la licence autobiographique. « À l'époque [de la publication de *L'Inde ou l'Amérique*], la trilogie était encore un projet en construction assez flou », se rappelle Claude Lambert⁴⁸. *L'Inde ou l'Amérique* vient sûrement du manuscrit retravaillé par la suite. Les thèmes et le climat de la trilogie dans son ensemble y trouvent leur source. *La Fête des anciens* lui emprunte vraisemblablement nombre de ses épisodes. Mais plusieurs des nouvelles du *Niveau de la mer*, à commencer par la première, « Supplément au voyage de Colomb⁴⁹ », n'ont pu être formulées qu'à partir d'expériences vécues par la suite. De même, à la figure du père connue pendant l'adolescence vient se superposer, dans *La Fête des anciens*, celle de l'auteur lui-même en tant que père et déjà divorcé.

- 43 Placer l'écriture de ce manuscrit de juillet à octobre 1958, pendant un voyage de sa mère au Brésil au moment de l'exposition universelle de Bruxelles, tient aussi de la dramatisation. Les documents d'archives, y compris personnelles de Mertens, indiquent que les voyages d'Adrienne ont eu lieu en 1957 et au début de l'année 1959. Les faits survenus sur trois ans (voyages de la mère, logement libéré autant d'elle que de son compagnon et écriture du roman) sont donc comme concentrés en une seule année et repris, de bonne foi, dans le discours autobiographique de l'auteur en un scénario quasi proustien⁵⁰ : un été, dans un appartement vide, un jeune écrivain fuit la foule de l'Exposition, s'attelle à son œuvre à venir et, dandy, promène le seul être en sa compagnie, un chat persan sourd...

Les Heures claires

- 44 Certains qualifieront cette scénarisation de mystificatrice, mais si fictionnalisation il y a, elle est somme toute anodine au regard de l'importance de ce qui est en jeu à cette époque aux yeux de Pierre Mertens : la naissance d'une œuvre. Aux yeux de l'auteur, mais aussi dans la réalité. Car cette naissance est bien confirmée. Par les cahiers et feuillets préparatoires. Et par une lettre de Guy Mertens à son fils, datant de la fin de l'année 1958.
- 45 Pierre, adolescent, on l'a vu, est asthmatique. Pendant les vacances de Noël 1958, Pierre est envoyé en cure thermale à la mer, à Ostende. L'institut, « Les Heures claires », appartient au réseau mutualiste du parti socialiste, La Prévoyance sociale. Pierre peut en profiter : journaliste au *Peuple*, son père est alors membre du Parti socialiste belge. Pierre adulte se souvient de son contact avec les pensionnaires⁵¹. Lui, le petit ou moyen bourgeois, se rappelle ces « prolétaires », membres de la « classe laborieuse », bénéficiant d'un privilège ordinairement peu accessible, du spectacle « touchant » qu'ils offraient. Il se remémore également le réveillon et le discours pompeux d'un de ces patients sortis, dit-il, de leur ordinaire. Il se souvient aussi et surtout de la lecture-découverte de *La Montagne magique* de Thomas Mann, récit du long séjour du héros Castorp au sanatorium de Berghof qu'il relie à l'institut sanitaire d'Ostende : « le soir, l'infirmière venait éteindre la lumière de ma chambre, m'obligeant à interrompre ma lecture⁵² ». Asthme de Proust, tuberculose de Kafka et du cousin de Castorp. D'autres maux et maladies viendront ponctuer la vie de Mertens et la relier à son panthéon « patho-littéraire ».
- 46 Une lettre de Guy Mertens à son fils, liée à ce séjour à Ostende, indique que Pierre écrit alors. Après une épigraphe reprenant une phrase de Gabriel Cousin extraite de *L'Ordinaire amour* (« Mon petit garçon, toi qui sais tellement plus de choses que nous, ne nous laisse pas seuls dans notre vieux pays. »), et autour de vœux imprimés, le père poursuit :
- « Mon Pierrot, nous avons reçu tes bonnes nouvelles. Comme vous devez bien vous entendre, Ostende et toi ! [...] Les jours ne sont conventionnels que pour les boutiquiers : ils recèlent une vertu secrète et il est bon de penser que c'est à leur lumière neigeuse et cendrée que tu écris les dernières pages de ton livre. Heureux de savoir que le travail, le repos, la ville et la mer se partagent ton temps sans le disputer. Où es[t] ta table dans la salle à manger ? [...] Où écris-tu ? Penses-tu que tu achèveras sans devoir forcer l'allure ? Qui eût dit que tout cela serait daté d'Ostende ? [...] »⁵³

Fig. 8 : Lettre de Guy Mertens à son fils Pierre, en cure thermale, Noël 1958

Archives personnelles de P. Mertens

- 47 Cette carte-lettre de vœux témoigne une nouvelle fois de l'incroyable respect, confinant à la soumission et à l'allégeance, d'un homme de 45 ans cette année-là à l'égard de son fils de 19 ans, de son admiration à la limite de l'obséquiosité pour un talent de romancier que lui n'a pas. Elle indique aussi, en dépit du malaise qui régnait entre les parents et le fils (« J'écrivais en partie contre eux⁵⁴ »), le piédestal sur lequel était placé l'enfant, davantage sans doute par le père que par la mère. Enfin, elle confirme l'écriture d'un texte d'une ampleur réelle (« Penses-tu que tu achèveras... ? ») cette année-là. Une écriture entamée, on peut l'imaginer, durant les vacances pré-universitaires, poursuivie sans doute durant l'automne 1958 et peut-être achevée à Noël (« j'écrivis 20 à 30 pages là⁵⁵ »).

(Ap)paraître : « J'ai écrit, cela a été publié, j'ai vécu »

- 48 Si l'écriture de notes, d'ébauches d'œuvres et même de manuscrits complets révèle à n'en pas douter la volonté et même l'existence de l'écrivain, celui-ci ne le devient aux yeux des autres, et souvent à ses yeux, que lorsqu'il est publié. Alors il (ap)paraît. Ainsi l'écrit Mertens dans une « paperolle » de jeunesse, où apparaît ce renversement propre à l'écrivain qui vit pour écrire et ne vit que lorsqu'il est publié : *J'ai écrit, cela a été publié, j'ai vécu*⁵⁶...
- 49 Durant les années soixante, Mertens retravaille son manuscrit « matriciel » qu'il a commencé à l'adolescence. Ce texte n'aboutira à une édition qu'en 1969, avec *L'Inde ou l'Amérique*. D'autres publications la précéderont.
- 50 La première, si on exclut les participations aux revues lycéennes, date de 1962. Il s'agit d'une nouvelle, « Le baptistère de Flondroise⁵⁷ », parue dans une revue liégeoise, *Marche romane*, dans son numéro de juillet-septembre. On peut y lire une présentation de

l'auteur dont on signale qu'il est l'époux de Claude Lambert, auteure elle-même d'un « remarquable roman » paru parallèlement.

Débuts littéraires, presque familiaux, à Liège

- 51 C'est que dans le couple Mertens-Lambert, Claude-Pierre, c'est Claude qui, la première, publie un livre : *Le Moins du monde*. Celui-ci paraît, à 740 exemplaires, en septembre 1962, grâce à une aide de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, dans une petite maison d'édition liégeoise sans but lucratif, Les Lettres belges. Son genre littéraire n'est identifié nulle part, mais on le rangerait facilement – et certainement aujourd'hui – dans la catégorie romanesque. Roman philosophique, il suit en 120 pages et neuf chapitres le parcours réflexif d'un homme entre le moment où sa secrétaire quitte son bureau et celui où elle y revient. S'il serait abusif de rechercher, dans ce texte⁵⁸ qui n'est à l'évidence pas autofictionnel, des traces biographiques sur son auteur ou sur son compagnon, il n'est pas interdit de constater le partage de thèmes et d'intérêts que révèle *Le Moins du monde* avec l'univers fictionnel et biographique de Mertens – la musique omniprésente, la mention d'Icare et de *La Métamorphose* de Kafka – et avec sa première nouvelle : obsession de la mort, impossible abandon entre deux êtres, solitude inéluctable. Une porosité entre les écrits des deux écrivains en herbe qui vivent ensemble et écrivent côte à côte : une expérience que Mertens revivra plus tard, dans des conditions non identiques mais similaires, avec deux autres femmes. Une porosité qui n'est pas que littéraire, comme on va le voir...

Fig. 9 : *Le Moins du monde*, de Claude Lambert, 1962

Archives personnelles de C. Lambert

- 52 La revue *Marche romane*, dans laquelle, le même été que *Le Moins du monde* de Claude Lambert, paraît pour la première fois une nouvelle de Pierre Mertens, est en effet une émanation trimestrielle de l'Association des romanistes de l'université de Liège patronnée par des professeurs de la faculté de philosophie et lettres de l'université de Liège. Son administrateur n'est autre que la belle-mère de Pierre, Lily Lambert-Colonna d'Istria, dont l'adresse, 67, avenue Churchill à Uccle, est mentionnée en page de couverture. Lily Colonna publie d'ailleurs un texte dans le numéro qui suit celui où paraît le texte de Pierre Mertens. Au sommaire des numéros des années 50 et 60, on trouve les noms de Français tels que René Étiemble, mais surtout, bien entendu, de Belges, académiques ou écrivains tels que Marcel Thiry, Roger Bodart, André Romus ou Gaston Compère. C'est donc en bonne compagnie que paraît le premier texte de Pierre Mertens, dans une revue dont Lily Lambert-Colonna lui ouvre les portes. Comme se sont ouvertes les portes de l'association des Lettres belges pour la jeune Claude Lambert⁵⁹.
- 53 Contrairement à une compétition qu'on pourrait imaginer de l'extérieur entre le livre et la nouvelle, entre Claude Lambert et Pierre Mertens – concurrence qui, aux dires de la première, n'exista jamais⁶⁰ –, il faut parler de parallélisme. De communauté d'univers. Intellectuel, artistique et social. Un terreau commun. Une scène où se joue la genèse d'un œuvre et où l'auteur n'est pas seul, contrairement à ce qu'une tradition moderne solipsiste, soutenue par les écrivains eux-mêmes, voudrait faire croire : sans interaction avec son entourage, son éditeur ou ses pairs, accouchant seul, *ex machina*, d'une œuvre.
- 54 Un milieu aussi, bien sûr, comme l'a souligné Pierre Bourdieu⁶¹, un « *champ* » dont l'écrivain est le « *produit* » : à « lire » l'enfance, l'adolescence et la jeunesse de Pierre Mertens, on ne peut être que frappé par le milieu où naît, se développe et évolue l'écrivain. Un milieu dont il est issu, mais aussi qu'il porte, enceint de lui, et restitue réformé et déformé dans son œuvre. Un milieu de bourgeois intellectuels qui, par le mariage avec son amie Claude, en rencontre d'autres qui lui donneront l'opportunité, pour la première fois, de publier.
- 55 Après ce premier pas dans son milieu familial, Mertens en posera d'autres en dehors. Ainsi dans la revue bruxelloise *Synthèses*, où il publiera une autre nouvelle, « Au téléphone », en 1963⁶². Ou à l'université, où il est chercheur au Centre de droit international : en 1966, avec le secrétaire de celui-ci, Paul-F. Smets, il fait paraître à compte d'auteur un ouvrage sur la présence chinoise en Afrique : *L'Afrique de Pékin. Contribution à l'étude des relations sino-africaines (1964-1966)*⁶³.
- 56 Pour la publication de son premier livre littéraire, il faudra qu'il s'éloigne encore, de cercle en cercle, d'opportunité en opportunité, de son creuset original. À l'automne 1966, se souvenant du conseil donné par un poète français⁶⁴ rencontré à Bruxelles en 1958-9, il enverra à Jean Cayrol (1911-2005), écrivain⁶⁵ qui dirige aux Éditions du Seuil la revue *Écrire*, une nouvelle, « Une leçon particulière ». La revue a cessé de paraître. La nouvelle paraîtra l'année suivante⁶⁶ dans la revue *Synthèses*, cette fois sous l'égide du futur éditeur Hubert Nyssen, à l'époque publicitaire en Belgique, mais également acteur culturel et responsable de la rubrique littéraire de la revue. Mais mis en appétit par cette première lecture, Cayrol invite Mertens dans son « pigeonier⁶⁷ » du Seuil au 27, rue Jacob à Paris et l'incite à lui envoyer un roman.

Fig. 10 : Pages 1 et 4 du brouillon d'une lettre de Pierre Mertens à Jean Cayrol, janvier 1968, parlant (p. 4) de *L'Inde ou l'Amérique*, de la nouvelle « Une leçon particulière » (p. 1) et, déjà, p. 1 et 4, du projet de troisième roman de Pierre Mertens, *Les Bons Offices* (Le Seuil, 1974)

Archives personnelles de P. Mertens

- 57 Deux ans et demi plus tard, en mai 1969, paraîtra *L'Inde ou l'Amérique* dans la collection « Écrire » où Jean Cayrol publie, comme il le faisait dans la revue du même nom, ce qu'il

appelait de la « littérature verte » ou ses « petits plants⁶⁸ », de Philippe Sollers à Denis Roche ou Claude Durand, deux écrivains qui deviendront plus tard les principaux éditeurs de Mertens. Un an plus tard, en 1970, la collection « Écrire » sera suspendue. *L'Inde ou l'Amérique* quittera alors la « collection de poche des jeunes écrivains du Seuil⁶⁹ » consacrée aux « gribouillis d'adolescents⁷⁰ » pour la collection « adulte⁷¹ » « Cadre rouge ».

Fig. 11 : Couverture de *L'Inde ou l'Amérique*, 2^e éd., Le Seuil, coll. « Cadre rouge », 1970

- 58 Pierre Mertens passera alors des ébauches d'adolescent à l'édition « adulte », des rêves d'un train de périphérie bruxellois à la reconnaissance du centre éditorial germanopratin. Il sera devenu pleinement écrivain. À Paris. Mais par ce détour classique, aussi à Bruxelles : en 1970, *L'Inde ou l'Amérique* remportera le prix littéraire le plus prestigieux en Belgique francophone, le prix Rossel. Auteur adoubé par Paris, écrivain avéré à Bruxelles...

NOTES

1. Carnets et cahiers de notes, journaux personnels, manuscrits et tapuscrits, correspondance, revues à tirage restreint au milieu d'origine et/ou visé, édition à tirage non limité, entretiens publiés ou non...
2. Ainsi pour Yambo Ouologuem (1940-2017, auteur du *Devoir de violence*, Paris, Le Seuil, prix Renaudot 1968), célébré par le monde littéraire avant d'être exclu.

3. C'est le cas d'André Schwarz-Bart (1928-2006), qui écrit sans vouloir publier après 1972 et les critiques dont il a été l'objet pour *La Mulâtresse Solitude* (Paris, Le Seuil, 1972), après l'avoir été pour son roman – prix Goncourt 1959 – *Le Dernier des justes* (Paris, Le Seuil, 1959).
4. Romans, nouvelles, théâtre, livret d'opéra, scénarios, essais littéraires, juridiques, sociétaux. Lauréat de nombreux prix, dont le prix Médicis 1987 pour *Les Éblouissements*.
5. Il est le coauteur, avec Claude Javeau, sociologue, du concept de « belgitude » dans un numéro célèbre des *Nouvelles littéraires* (dossier « L'Autre Belgique », Paris, n° 2557, 4 novembre 1976).
6. Il fut observateur international sur des terrains historiques marquants, tels que le Proche-Orient, l'Amérique latine ou l'Europe de l'Est.
7. Écrite par l'auteur du présent article et à paraître aux Impressions nouvelles (Bruxelles, dirigées depuis Paris par Benoît Peeters) sous deux formes : une version condensée en édition imprimée, *Pierre Mertens. Le siècle pour mémoire*, et une version longue en format numérique, *Pierre Mertens et le ruban de Möbius*.
8. Paris, Le Seuil, coll. « Écrire », 1969.
9. *Op.cit.*, repris dans *Paysage avec la chute d'Icare*, Le Seuil, coll. « Cadre rouge », 2009, p. 99.
10. Danielle Bajomée, *Pierre Mertens l'Arpenteur. Textes, entretiens, études*, Bruxelles, Labor, 1989, p. 18.
11. *Ibid.*
12. Les informations contenues dans les deux versions de l'ouvrage à paraître, sur lesquelles se fonde cet article, ont pour sources les écrits de Pierre Mertens (y compris les livres d'entretiens), les entretiens parus dans la presse, les entretiens – plus de cent heures – entre P. Mertens et l'auteur du présent article entre 2010 et 2017, les archives personnelles de P. Mertens et les archives contenues dans les bibliothèques et autres institutions, les témoignages oraux et écrits recueillis auprès de plus de soixante-dix personnes, enfin les écrits sur Pierre Mertens et son œuvre. On y ajoutera, dans le registre de la fiction, les renvois à la biographie et à l'œuvre de Pierre Mertens contenus dans plusieurs romans de Françoise Lalande (écrivain belge née en 1941), ancienne compagne de l'écrivain, en une sorte de dialogue à distance, une intertextualité de l'intime.
13. D. Bajomée, *op. cit.*, p. 30.
14. Ainsi dans « Après-midi piscine (Sur un certain rejet, aujourd'hui, de Kafka) », dans *Une seconde patrie*, Paris, Arléa, 1997, p. 43.
15. Échelonnés entre 2010 et 2017.
16. D. Bajomée, *op. cit.*, p. 30.
17. D. Bajomée, *op. cit.* p. 30.
18. « Un livre doit être la hache pour la mer gelée en nous. Voilà ce que je crois », lettre à Oskar Pollak, janvier 1904, *Œuvres complètes*, tome 3, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1984. Voir : <http://editions-hache.com/kafka/kafka1.html>
19. Entretien avec Paul Gottignies.
20. Correspond à peu près au CM2 ou à la 6^e en France.
21. *Op. cit.*
22. L'équivalent de la 1^{re} en France.
23. *Pierre Mertens. La littérature malgré tout*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1998, p. 19.
24. Jacques Sojcher affirme qu'il fut troisième et Mertens deuxième. Selon ce dernier, ce fut là le classement d'un autre concours organisé par la compagnie aérienne belge Sabena. Le classement importe peu ici. Seule compte la participation des deux jeunes hommes à des concours d'éloquence et la proximité qui en résulta longtemps.
25. Entretien du 24 février 2011.
26. Ce thème est abondamment développé dans l'ouvrage à paraître *Pierre Mertens. Le siècle pour mémoire* (version imprimée), *Pierre Mertens et le ruban de Möbius* (version numérique), dont est extrait le présent article.

27. Certaines de ses compagnes l'affirment : même dans ses colères les plus déchaînées, il « reste un écrivain ».
28. Lausanne, L'Âge d'homme, coll. « Vent d'Est, Vent d'Ouest », n° 3, 1970.
29. Paris, Le Seuil, coll. « Cadre rouge », 1971.
30. *Op. cit.*
31. Conversation téléphonique du 10 avril 2014.
32. D. Bajomée, *op. cit.*, p. 21.
33. Roman familial que l'on peut rapprocher de la définition particulière, psychologique, qu'en donne Marthe Robert : pour compenser « l'explicable honte d'être mal né, mal loti, mal aimé, l'enfant vient à se raconter une histoire qui n'est rien d'autre en fait qu'un arrangement de la sienne » (cité par Anne-Marie Beckers dans « La Fête des anciens, reflet et fractures », article intégré dans *Pierre Mertens l'Arpenteur, op. cit.*, p. 27.). Cette définition s'applique à l'évidence à l'entreprise adolescente de Pierre Mertens et pourrait, poussée à l'extrême, être étendue à un vaste pan de son œuvre. Mais en partie seulement, car même dans les ébauches adolescentes, c'est un portrait plus large qui est produit, ne fût-ce qu'involontairement, celui d'une « tribu » – terme de Mertens dans son projet adolescent « La mue » – sociale à la manière des romans de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre.
34. Paris, Le Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1995.
35. Paris, Le Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1987, prix Médicis la même année.
36. Les guillemets sont de Pierre Mertens dans le document original.
37. *Pierre Mertens l'Arpenteur, op. cit.*, p. 39.
38. Le terme désigne, dans l'ouvrage dont est extrait cet article, un territoire au périmètre étroit allant de la maison communale (mairie) de Watermael-Boitsfort, commune verte de Bruxelles, jusques et y compris l'Université libre de Bruxelles à Ixelles, commune voisine. Toute la vie « domestique » belge de Pierre Mertens s'y concentre, depuis l'habitation des grands-parents jusqu'aux lieux de travail universitaire de la mère de Pierre, du compagnon de celle-ci et de Pierre lui-même. Pierre Mertens y a toujours habité et y occupe depuis 1971 un immeuble au onzième étage duquel il semble le contempler, comme depuis un mirador. Le terme « conté » est un clin d'œil au comté fictif de Yoknapatawpha, présent de façon récurrente dans l'œuvre de William Faulkner.
39. Notamment Michel de Ghelderode, Constant Burniaux, Maurice Carême, Roger Bodart ou un entretien avec Charles Plisnier. Document Archives personnelles de Pierre Mertens.
40. Entretien du 26 avril 2013.
41. Bois de plaisance proche de l'Université libre de Bruxelles, à la limite du « conté » mertensien.
42. *La Fête des anciens*, dans *Paysage avec la chute d'Icare, op. cit.*, p. 391. Dans un déplacement classique chez Pierre Mertens, le personnage qui s'appelle ainsi est le père de son double.
43. Entretien du 26 avril 2013.
44. *La Fête des anciens, op. cit.* p. 391.
45. Entretien du 26 avril 2013.
46. D. Bajomée, *op. cit.*, p. 38.
47. Terme que nous avons repris tout au long de cet article.
48. Échange de courriels.
49. Dans *Paysage avec la chute d'Icare, op. cit.*, p. 163-205.
50. Lors d'un échange ultérieur à l'écriture du présent article, Pierre Mertens maintient cependant que sa mère effectuait un séjour au Brésil lors de l'été 1958.
51. Conversation téléphonique du 10 avril 2014.
52. *Ibid.*
53. Archives personnelles de Pierre Mertens.
54. D. Bajomée, *op. cit.*, p. 21.

55. Conversation téléphonique du 10 avril 2014.
56. Archives personnelles de Pierre Mertens.
57. Pierre Mertens la reprendra sous le titre déjà cité de « Supplément au voyage de Colomb » pour ouvrir son premier recueil de nouvelles, *Le Niveau de la mer*, op. cit., en la complétant des autres fragments parus dans trois autres revues entre mars et juin 1963.
58. Dédié « À Pierre Mertens. “Comme un enfant qui croit perdre son sang”. »
59. Après un début en philologie romane, Claude Lambert suit des études de théologie dans un institut protestant. Plus tard, elle étudiera l'océanographie et travaillera dans ce domaine.
60. Échange de courriels.
61. *Les Règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Le Seuil, 1992.
62. « Au téléphone », dans le numéro 203.
63. Avec une préface de Paul-Henri Spaak, dont on a vu plus haut la présence dans un jury de concours d'éloquence auquel a participé Pierre Mertens. Paul-F. Smets est l'auteur ultérieur d'ouvrages éthico-juridiques, d'histoire littéraire (notamment sur Albert Camus) et d'une biographie de l'homme d'État belge Paul Hymans (Bruxelles, Racine, 2015).
64. Paul Perrey, poète publié dans la revue *Écrire au Seuil* dans les années cinquante, ensuite retiré de la vie littéraire, avant de republier dans les années 2000, ainsi *L'Onaniste*, Tarbes, Cabaret poétique, 2012.
65. Poète (*Le Charnier natal*, 1950), romancier (*Lazare parmi nous*, 1950), essayiste et scénariste (*Nuit et Brouillard* d'Alain Resnais, 1956).
66. En octobre-novembre 1967, dans le numéro 256-257.
67. « Je me retrouvai dans le « pigeonier » où œuvrait Cayrol, comme éditeur, au-delà d'une petite cour, 27 rue Jacob, dans le VI^{ème} arrondissement de Paris. Sur une poutre apparente qui supportait le toit de sa mansarde étaient inscrits les mots : “Ne vous affolez pas !” » (À la proue, écrit avec Muriel Claude, avec des photographies de cette dernière, Bruxelles, CFC Éditions, coll. « La ville écrite », 2014, p. 190-192.)
68. Michel Pateau, *Jean Cayrol, une vie en poésie*, Paris, Le Seuil, 2012, p. 282. Voir aussi préface de Claude Durand, p. 20.
69. Ainsi qu'il est mentionné sur la couverture de *L'Inde ou l'Amérique*.
70. Entretien du 6 décembre 2013 avec Claude Durand.
71. *Ibid.*

RÉSUMÉS

Pierre Mertens, né à Bruxelles en 1939, entre autres Prix Médicis 1987 pour *Les Éblouissements* (Paris, Le Seuil, 1987), est un écrivain francophone majeur, tant par l'ampleur et la variété de son œuvre que par sa place d'intellectuel en Belgique et son rapport à l'histoire mondiale du xx^e siècle. Dans des extraits – remodelés pour *Continents manuscrits* – d'une biographie à paraître en octobre 2018 aux Impressions nouvelles, Jean-Pierre Orban décrit ici la genèse de l'écrivain, du creux de sa vie familiale à la publication de son premier roman aux Éditions du Seuil, en s'appuyant sur les archives personnelles de Pierre Mertens.

INDEX

Mots-clés : Pierre Mertens, littérature francophone, littérature belge xxe siècle, fiction, roman, genèse de l'écrivain, carnets de jeunesse, ébauches d'œuvre, couple d'écrivains

AUTEUR

JEAN-PIERRE ORBAN

Jean-Pierre Orban est chercheur associé à l'Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS, Paris), spécialisé en littérature francophone. Écrivain, il est auteur de romans, de nouvelles et de pièces de théâtre.